

# DU DEBAT ITALIEN À LA MEDIATISATION EUROPEENNE: LES PERIODIQUES LITTERAIRES ET LE *CONSIGLIO AD UN GIOVANE POETA* DE MARTIN SHERLOCK DANS LES ANNÉES 1780

Jean-Louis Haquette, Adelaide Pagano<sup>1</sup>

## 1. MARTIN SHERLOCK ET LES PERIODIQUES

Le nom de Martin Sherlock ne subsiste aujourd'hui que dans quelques anthologies de critique shakespearienne ou dans de rares travaux, notamment sur son œuvre viatique (de Santis, 2015). Son caractère, haut en couleurs, et son style, qui est à son image, l'ont souvent fait classer parmi les « originaux » de la République des Lettres. Benedetto Croce en a donné une image négative, soulignant, à ses yeux, l'incohérence et le fanatisme de ses idées critiques, notamment sur Shakespeare (Croce, 1928). Il n'en demeure pas moins non seulement un bon témoin de son temps, mais aussi un intermédiaire culturel très révélateur de l'espace littéraire européen à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans un temps d'intenses réorganisations de modèles et des valeurs. Anna Lisa Nacinovich a ainsi, pour le domaine italien, bien montré son rôle dans les débats animés qui traversèrent l'Académie de l'Arcadie dans les années 1780 (Nacinovich, 2003 : 117-129). C'est le rôle des périodiques italiens et français dans l'appréciation et la diffusion de sa première œuvre, *Consiglio ad un giovane poeta* (Sherlock, 1779a) qui nous intéressera ici. Il nous semble en effet que l'histoire de la réception journalistique de ce livre éclaire la place des périodiques italiens et français dans le fonctionnement d'un véritable espace littéraire européen<sup>2</sup>.

## 2. UNE FIGURE LITTERAIRE ORIGINALE

Vu par ses contemporains, britanniques ou continentaux, le révérend Martin Sherlock (1750-1797) apparaissait, par le plurilinguisme de ses œuvres, comme un phénomène littéraire. C'est l'expression qu'utilise le journaliste du *Mercur de France*, en 1780 :

La manière dont cet Anglais écrit tour à tour en italien et en français, paraît peut-être une espèce de phénomène en littérature. Ils sont rares ceux qui écrivent d'une manière supportable la langue même dans laquelle ils ont appris à sentir et à penser qu'il suffit sans doute d'écrire deux langues étrangères

<sup>1</sup> Université de Reims Champagne-Ardenne.

<sup>2</sup> Ce cas particulier illustre certains résultats de l'étude de Jeanne Peiffer et de Patrice Bret in Pierre-Yves Beaurepaire (dir.), *La communication en Europe de l'âge classique au siècle des Lumières*, Paris, Belin, 2014, chap. III. NB le présent article est lié à la recherche doctorale en cours d'Adelaide Pagano, dans le cadre d'une co-tutelle entre les universités de Reims et de Salerne (V. de Santis).

aussi bien que M. de Sherlock écrit le français et l'italien pour faire preuve d'un mérite très distingué<sup>3</sup>.

C'est d'abord en italien que Martin Sherlock commence sa carrière littéraire. Accompagnant Frédéric Auguste Hervey (1730-1803) dans son Grand Tour, à partir de 1776, il en est venu à fréquenter à Rome, avec son ami Edmund Henry Pery<sup>4</sup> les cercles littéraires liés à l'Arcadie. C'est dans ce contexte, qu'a reconstitué Annalisa Nacinovich, qu'il rédige et publie le *Consiglio ad un giovane poeta* (Naples, 1779). C'est la réception journalistique de cet ouvrage qui sera au centre de notre propos.

Sherlock fit preuve d'une intense activité littéraire dans ces années : outre l'essai critique, il pratiqua le genre de l'épistolarité viatique et rédigea en français, deux volumes de *Lettres d'un voyageur anglais* (1779 et 1780). En 1780, un extrait du *Consiglio* fut traduit en français sous le titre de *Fragment sur Shakespeare*. Ces différences œuvres furent finalement traduites en anglais. Sa carrière s'acheva par sa première publication écrite directement en Anglais : deux volumes de *Letters on several subjects* (Londres, 1781)<sup>5</sup>.

### 3. LES PERIODIQUES ET LE DEBAT ITALIEN

C'est la presse périodique italienne qui donna un écho national au premier livre de Sherlock. Ce petit texte, qui part d'un constat critique sur l'état de la poésie italienne et propose des modèles étrangers, français et anglais, est révélateur de l'espace littéraire italien, et du rôle central des journaux. Ce sont, sans surprise, étant donné les liens de Sherlock avec l'Arcadie romaine, les *Efemeridi letterarie di Roma* qui rendent compte de l'ouvrage, sur trois numéros consécutifs, entre le 20 février et le 6 mars 1779. L'auteur de la recension, l'abbé Antonio Scarpelli, « sotto-custode » de l'Arcadia, soutient les idées de Sherlock et justifie leur expression:

Chi preferisce il sentimento alla sterile parola, si compiacerà dell'eloquenza del nostro autore, e gli sarà indulgente per qualche difetto nella scelta de'termini in grazia alla giustezza delle idee, e de'vivi tratti con cui sono dipinte<sup>6</sup>.

Le périodique tente bien de s'adresser à la partie éclairée du public, libérée du préjugé national<sup>7</sup>, mais les positions de Sherlock, exprimées avec une vivacité certaine, ne pouvaient que provoquer une polémique dans le monde littéraire de la péninsule. Les réactions suscitées, négatives ou positives, témoignent toutefois de sa réelle diffusion dans le monde lettré<sup>8</sup>. En cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et avant les célèbres polémiques autour du

<sup>3</sup> *Mercurio de France*, 18 mars 1780: 107 (article sur les *Lettres d'un voyageur anglais*).

<sup>4</sup> Sur ce point on peut préciser la référence d'Annalisa Nacinovich: «Il certo Signor Pery» (Nacinovich, 2003: 118) est Edmund Henry Pery (1758-1844) qui accompagna Sherlock et Hervey entama par la suite une longue carrière politique. Il a laissé une relation manuscrite de son voyage (National Archive of Ireland, Limerick Papers, Ms 16.086).

<sup>5</sup> Les *Literary anecdotes* de John Nichols (1745-1826), qui fut l'éditeur de Sherlock, donnent un témoignage de première main sur l'incapacité de l'auteur à reprendre la plume après son retour en Irlande (Nicols, 1812-1815: 67-76).

<sup>6</sup> *Efemeridi letterarie di Roma*, 6 mars 1779: 77. NB. Un tableau en annexe récapitule la chronologie des différentes recensions.

<sup>7</sup> « Il giudizio che egli porta de'principi poeti d'Italia [...] è quello che porta di loro tutto il rimanente della terra ; è quello stesso senza meno [...] che portano quegli stessi Italiani, che liberi dai pregiudizi nazionali fanno far tacere l'amor proprio in favore del vero » (Février, 1779: 59).

<sup>8</sup> Annalisa Nacinovich considère à juste titre que l'intérêt de cette polémique a été sous-évalué (Nacinovich, 2003: 117).

romantisme du début du siècle suivant, les périodiques jouent un rôle de premier plan dans la réorganisation du canon littéraire.

Ce sont les *Novelle letterarie di Firenze* qui rendirent ensuite compte du *Consiglio* début avril. La volonté affichée de neutralité se combine, en conclusion, à un appel très net au débat :

Noi non seguiremo di più le idee di questo scrittore, il quale occupa tutto il restante del suo piccolo libro in tesser lodi al tragico del Tamigi. Tanto potrà bastare per un saggio del suo pensare in materia di poesia. Noi abbiam procurato di renderne conto fedelmente, a quasi colle stesse sue parole. Tocca adesso agl'Italiani a difendersi se essi si credono offesi nel sentirsi dire arditamente che la loro poesia è ancor nella fanciullezza; ovvero a correggersi, quando credano che ne sia stato scoperto il lato debole. Lasciamo decider per ora; il libro è sicuramente sedizioso, onde non mancheranno penne che portino a questa materia la chiarezza che le si deve<sup>9</sup>.

Le ton quasi martial de la conclusion ne laisse aucun doute sur le lien entre honneur «national» et valeur de la littérature italienne, supposément attaqués par Sherlock. La métaphore guerrière est pleinement assumée par le périodique à la fin du même mois, dans le compte-rendu de l'opuscule *Lettere tre a cio che ha scritto Mart. Sherlock : prima dello stato della poesia italiana ; seconda dell'Ariosto ; terza del Sakespeare* publié à Ferrare en 1779<sup>10</sup> :

Credevamo che dovesse trovarsi in Italia qualche atleta, che saltasse in campo a difendere la causa della nostra poesia vilipesa, anzi ingiuriata dall'Irlandese Sig. Sherlock [...] Non tutti accettano con applauso i disprezzi oltraggiosi degli stranieri e ne fanno l'elogio; v'è chi conserva ancora quello spirito di gloria letteraria, a cui l'Italia ha sempre avuto de' molti titoli<sup>11</sup>.

L'athlète en question est Alessandro Zorzi (1747-1779)<sup>12</sup>, qui tel un héros d'épopée chevaleresque, relève le gant de l'Italie outragée... Il adresse ses lettres à l'un des rédacteurs des *Novelle*, Marco Lastrì<sup>13</sup>. La recension résume les trois lettres, consacrées, comme l'indique le sous-titre, à l'état de la poésie italienne, à la valeur de l'Arioste et aux mérites de Shakespeare. Le compte-rendu se termine comme il avait commencé : «[...] egli a preso di mira le posizioni avanzate del signore Sherlock, quelle a combattute ad una ad una, e ne à trionfato con molta gloria» (30 avril 1779, col 288).

Au mois d'août, Vincenzo Monti, mais de façon anonyme, entre à son tour dans la polémique (Nacinovich, 2003: 120 n.15). Il écrit une lettre, intitulée *Lettera di un ferrarese*, à la rédaction des *Efemeridi*, pour contester leur analyse du *Consiglio*. La revendication de la citoyenneté de Ferrare s'explique à la fois par la biographie de Monti, et par le soutien à Zorzi. S'il peut à la rigueur comprendre les «hérésies littéraires» de Sherlock, Monti n'accepte pas qu'un journaliste italien, victime d'un «enthousiasme» d'amitié, les justifie dans son article. Le ton monte assez vite, car le poète considère que sa lettre doit apporter l'antidote au «poison» distillé à la jeunesse par les *Efemeridi*... Monti conteste certains

<sup>9</sup> *Novelle letterarie di Firenze*, 2 avril 1779, Col. 218.

<sup>10</sup> Le lieu de publication suffit à indiquer la construction progressive d'un dialogue qui dépasse les frontières politiques des états italiens de l'époque : publié à Naples, évalué à Rome, puis à Florence et à Ferrare (ajouter la suite) (à mettre dans la conclusion).

<sup>11</sup> *Novelle letterarie di Firenze*, 30 avril 1779, col. 288.

<sup>12</sup> D'origine vénitienne, d'abord professeur de théologie à Bologne, il fut ensuite précepteur dans la famille Bevilacqua à Ferrare (Michaud, 1843, vol. 45: 605).

<sup>13</sup> Il est fort probable, vu le faible écart temporel entre les deux recensions, que Lastrì était au courant de la rédaction de l'ouvrage de Zorzi au moment de la publication de l'article du 2 avril.

points précis du livre de Sherlock, mais conseille surtout de lire les *Tre Lettere* de Zorzi, dont il fait l'éloge, le félicitant d'avoir interrompu de sérieuses études pour «rivendicare l'onore dell'Italia» (*Efemeridi*, août 1779: 267). Sa lettre, publiée en deux livraisons, ne suit d'ailleurs par l'ordre de l'ouvrage de Sherlock, mais celui des trois lettres de Zorzi; il vise donc à s'en faire ainsi le relais auprès du public du périodique romain, qui les avait passées sous silence.

La rédaction, dans sa présentation introductive, revendique l'audace d'accepter la publication de cette lettre, mais souligne cependant ce qu'elle considère comme un malentendu: «La mente dell'autore [Sherlock] di cui pare che nessuno finora abbia ben capito il sistema, giacchè tutti rispondono a ciò che non merita risposta e lasciano intatto ciò che da buoni et dotti Italiani dovrebbe mettersi in chiaro» (*Efemeridi*, août 1779: 258).

Toujours en 1779, fin septembre et début octobre, le périodique consacre deux articles au livre de Marciano di Leo (1751-1810)<sup>14</sup>, *Consiglio di un giovane poeta al Sig. Sherlock dell'abate D. Marciano di Leo*, 1779. Le silence qui avait accueilli l'ouvrage de Zorzi laisse place à une vive réaction à celui de di Leo. La teneur des articles est très critique, et l'alacrité du ton se perçoit aisément: après avoir relevé une série d'erreurs factuelles, le rédacteur s'écrie:

Sono tanto frequenti e tanto rimarchevoli le assurdità di questo genere, che lasciano ben luogo a credere che il giovane consigliere neppure abbia la più superficiale idea della letteratura, e specialmente di quelle d'Oltremonti benchè ne parli in tuono magistrale<sup>15</sup>.

L'article, en deux parties, est l'occasion d'une réfutation d'objections faites par les différents critiques à l'ouvrage de Sherlock. Conseiller de suivre Homère et Virgile pour l'épopée et Racine et Molière pour le théâtre ne conduirait pas à discréditer les auteurs italiens. Et, dans le domaine de la poésie, dire que les Italiens ont brillé dans la lyrique n'est pas contradictoire avec l'affirmation, qui suscite principalement le débat, que la poésie italienne n'a pas encore atteint sa perfection. La fin de la recension renvoie aussi à un traité en quatre parties, du même di Leo, intitulé *Risposta all' Efemeridi di Roma sul libro del signor Sherlock, divisa in quattro trattenimenti* (s.l. [Naples], 1779). Même si le journaliste dit n'avoir encore vu que la première brochure, celle-ci suffit à provoquer sa colère: «Venalità, interesse, vile guadagno, turpe sfacciataggine, prezzolate adulazioni, e danaro sono parole che vi si ripetono di continuo, e che sono sostituite alle ragioni di una savi e giudiziosa critica.» (*Efemeridi*, octobre 1779: 318). Di Leo accuse en effet tout simplement l'abbé Scarpelli de s'être fait payer pour faire l'apologie de l'ouvrage de Sherlock. Le journal insère donc ensuite une lettre de l'abbé, et en appelle au public «affinchè, dall'indifferenza, colla quale il medesimo ha riguardate le villanie di cui il Sig. Di Leo si è compiaciuto onorarlo, i nostri lettori argomentino qual sia lo spirito di moderazione che anima gli Estensori delle Romane Efemeridi» (*ibidem*).

L'abbé déclare quant à lui: «So che non si manca di trovar delle ingiurie, quando non si riesce a trovare delle ragioni» (*ibidem*) Il accuse di Leo de vouloir transformer un débat littéraire en guerre de religion, et fait référence, pour refuser le parallèle, aux débats entre Annibale Caro et Castelvetro.

Scarpelli fait enfin allusion à la préface du 3<sup>e</sup> volume des *Canzoni e poesie diverse* de Frugoni (Roma, Michelangelo Barbiellini, 1779) qui contiendrait une attaque contre lui. En effet le préfacier, qui renvoie longuement aux idées du chanoine irlandais déclare en concluant: «Si vergogni però l'Italia di chi nato nel suo seno ne ha formato gli elogi» (p. vi). Au-delà de cette pique, il est intéressant de constater dans cette préface que le débat s'est

<sup>14</sup> Il est l'auteur d'un poème sur l'éruption du Vésuve en août 1779, ce qui ne l'empêcha pas de participer à la polémique autour du *Consiglio*.

<sup>15</sup> *Efemeridi*, septembre 1779: 307.

ramifié dans des sphères diverses, et que les textes circulaient très rapidement: Zorzi et di Leo sont cités comme contradicteurs. Les périodiques ont joué ici un rôle certain, à l'intérieur de ce qui apparaît bien comme un espace littéraire bien plus unifié que l'espace politique de l'époque. Certes, les discussions sont initialement liées à des affrontements personnels au sein de l'Académie de l'Arcadie, mais la polémique engage bien un débat d'idées sur de la littérature italienne, suscité par le regard extérieur du chanoine irlandais<sup>16</sup>. Dans un ouvrage intéressant, mais qui dépasse le cadre de notre propos, intitulé la *Sherlock-Scarpelleide*<sup>17</sup>, l'auteur est qualifié de «fanatico indottissimo Italomastice<sup>18</sup>», ce qui donne une idée de l'intensité des réactions au sein de la péninsule.

#### 4. LA DIFFUSION FRANÇAISE ET L'ESPACE LITTÉRAIRE TRANSNATIONAL

Témoin de la république des lettres italienne, et du rôle des périodiques en son sein, l'ouvrage de Sherlock s'insère aussi très vite, et de façon surprenante, dans le contexte français que se fit en quelques mois l'écho des débats cisalpins. C'est en effet dès le mois de juillet 1779 que le *Consiglio* apparaît dans les périodiques français.

Le premier journal français à se faire l'écho du *Consiglio* est sans surprise *L'Esprit des journaux*: son principe est publier, outre une sélection d'articles des journaux francophones, des extraits traduits en français de périodiques étrangers<sup>19</sup>. Il traduisit ainsi partiellement les trois articles du printemps des *Efemeridi* di Roma. Le chapeau introductif se contente de refléter la position de la recension romaine:

Cet ouvrage a pour auteur un Irlandais, homme de goût, et à ce qu'il paraît, au-dessus des préjugés, contient une critique très détaillée et en général très judicieuse de la poésie italienne. Il est annoncé avec de grands éloges par les journalistes de Rome, et le compte que nous allons en rendre d'après-eux prouvera l'impartialité de ces journalistes vraiment estimables<sup>20</sup>.

On peut peut-être deviner derrière la formulation très élogieuse des liens personnels, qui restent à explorer... On constate surtout la rapidité de la circulation... entre le mois de mars et le mois d'août, d'autant que le siège du périodique français est à Liège. On peut donc bien parler d'un espace européen des journaux, dont les *Efemeridi* comme les *Novelle* font partie. Il faut souligner qu'il s'agit du compte-rendu d'un ouvrage qui n'est pas traduit en français; il ne le sera que partiellement sous la forme du *Fragment sur Shakespeare*, l'année suivante, sans les développements sur la poésie italienne.

À la suite de *L'Esprit des journaux*, les principaux périodiques français vont se faire l'écho du *Consiglio*, qui se trouve de la sorte recontextualisé. Le *Journal de Littérature*, en septembre, témoigne de ce changement de perspective:

<sup>16</sup> Annalisa Nacinovich, suivant l'indication de l'abbé Scarpelli, voit dans la Préface de Gaston della Torre di Rezzonico à l'édition chez Bodoni des *Œuvres* de Frugoni une réponse, aux idées de Sherlock, ce qui montre assez leur diffusion. Rezzonico n'est pas polémique; il se contente de dire qu'il désire défendre la «provincia poetica italiana», «senza timore dalle domestica invidia e dagli insulti stranieri» (Nacinovich, 2003: 125-127).

<sup>17</sup> *La Sherlock-Scarpelleide o sia Prodrómo al Parnasso italiano, accuso e difeso*, s.l., s.n., 1779.

<sup>18</sup> Anonyme, 1779: 4.

<sup>19</sup> Le journal publié par Jean-Jacques Tutot, imprimeur libraire liégeois, associé au libraire parisien Valade. Il est dirigé par l'abbé Outi, et par Louis-François de Lignac à partir de 1775. Il avait une diffusion internationale. Voir l'article du Dictionnaire des journaux, en ligne <https://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0397-lesprit-des-journaux>.

<sup>20</sup> *Esprit des journaux*, juillet 1779: 219.

Cet ouvrage est d'un jeune Anglais et il est écrit pour nous. M. de Sherlock, après avoir perfectionné son goût à Paris, par l'étude approfondie des bons modèles et la société des hommes de lettres les plus distingués, partit l'année dernière pour l'Italie. Pénétré de respect pour nos grands écrivains, il s'attendait à voir confirmer partout la grande idée qu'il en emportait ; il fut bien étonné d'entendre les poètes italiens traiter assez dédaigneusement les nôtres. Indigné de ce mépris, M. de Sherlock a profité de la neutralité, toujours permise aux muses dans les querelles qui divisent les nations, pour justifier les objets de son culte et rendre hommage à notre littérature<sup>21</sup>.

Vu de Paris, l'ouvrage n'est plus considéré comme une attaque contre la poésie italienne, mais bien comme un hommage rendu à la littérature française...Le fait qu'il s'agisse d'un regard extérieur aux deux littératures concernées semble, aux yeux du journaliste, en garantir la neutralité et de ce fait l'impartialité.

Dès le mois d'août le *Journal encyclopédique* avait répercuté le débat italien, en adoptant une opinion très favorable:

Cet ouvrage a trouvé en Italie une foule de censeurs et quelques approbateurs éclairés, qui, exempts des préjugés nationaux, savent faire taire l'amour-propre en faveur de la vérité. Nous ne doutons pas que s'il était répandu dans les autres pays où les lettres sont le mieux cultivées, il n'eût infiniment de succès : on y remarque en effet beaucoup de jugement, de goût et d'esprit<sup>22</sup>.

La première phrase reprend littéralement une formulation du deuxième article des *Efemeridi*, qui porte justement sur la question de l'impartialité: «quegli stessi Italiani, che liberi dai pregiudizi nazionali sanno far tacere l'amor proprio in favore del vero» (*Efemeridi*, février 1779: 59). Au-delà de la reprise de l'idée de libération du préjugé national, l'élargissement envisagé de la perspective à une diffusion européenne montre bien la perception d'un espace littéraire international, même s'il est sans doute, dans l'esprit du rédacteur, implicitement dominé par le modèle français. On peut rappeler ici, par exemple, que déjà vingt ans auparavant le débat autour de Shakespeare avait été délibérément placé par Voltaire dans ce contexte, avec son fameux *Appel à toutes les nations de l'Europe des jugements d'un écrivain anglais* (1761) en réaction à un article du même *Journal encyclopédique* intitulé *Parallèle entre Shakespeare et Corneille*. L'article consacré au *Consiglio* confirme aussi la circulation internationale des périodiques italiens, car une bonne partie en est traduite des *Efemeridi* de Rome, sans qu'il s'agisse d'une simple reprise des extraits de *L'Esprit des journaux*<sup>23</sup>.

C'est aussi en août 1779 que ce journal donna un article sur les trois lettres d'Alessandro Zorzi, avec pour source le compte-rendu des *Novelle letterarie di Firenze* du 30 avril. Mais cette fois, les journalistes ne se contentent pas de traduire des extraits; ils proposent bien une évaluation critique nouvelle, opposée à celle du périodique italien, qui soutenait sans ambages Zorzi (cfr. *supra*).

Dans l'introduction de l'article, c'est l'épigraphe (*Sine ira et studio*) qui est remise en cause:

<sup>21</sup> *Journal de littérature*, septembre 1779: 393.

<sup>22</sup> *Journal encyclopédique*, août 1779: 97.

<sup>23</sup> On peut supposer un contact direct et non seulement via *L'Esprit des journaux*, car ce dernier ne reprend pas la formule sur le préjugé national. Il est difficile d'établir avec certitude la liste des collaborateurs du journal, comme l'indique Jacques Wagner (*Dictionnaire des journaux*, en ligne : <https://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0730-le-journal-encyclopedique>).

Quoi qu'en dise son épigraphe, M. Zorzi paraît furieusement piqué des blasphèmes de M. Sherlock contre la poésie italienne ; et les journalistes de Florence ne le sont pas moins; mais ce qui les fâche le plus, ce sont peut-être les éloges que les journalistes de Rome ont donné à l'ouvrage téméraire et malsonnant du critique irlandais<sup>24</sup>.

Il est intéressant de constater que les journalistes ne se contentent pas d'être les témoins d'une polémique qui ne les concernerait pas, mais qu'ils entrent vraiment en débat avec la presse italienne et l'auteur des *Tre lettere*<sup>25</sup>:

Il faut que l'enthousiasme patriotique ait aveuglé M. Zorzi sur la faiblesse de ses raisonnements, ou ait fait croire aux journalistes de Florence que ce n'était pas la peine de choisir les meilleurs, car tous ceux qu'ils citent ne nous paraissent pas d'un grand poids<sup>26</sup>.

Avec les allusions au différend entre les journalistes romains et florentins, et la prise de parti du périodique français, c'est bien donc un espace commun qui se dessine, au-delà des frontières : celui de la presse européenne.

C'est l'idée d'impartialité qui revient comme critère de jugement : « Assurément M. Zorzi n'a pas lu nos poètes, ou il ne les a lus que dans les moments d'humeur que lui a occasionnés l'ouvrage de M. Sherlock » (*Esprit des journaux*, août 1779 : 373).

Mais au-delà de l'auteur, ce sont les journalistes qui sont mis en cause :

Les journalistes de Florence qui trouvent très bon tout ce que dit M. Zorzi, prétendent qu'il a triomphé de M. Sherlock avec beaucoup de gloire ; mais ce jugement est évidemment dicté par le même esprit de parti qui leur fait dire ailleurs que le poème de M. Talassi, intitulé *La plume coupée* ne perd rien à être comparée à *La Boucle de cheveux* et au *Lutrin*. 374<sup>o</sup>75<sup>o</sup><sup>27</sup>.

Lorsqu'au début de l'année suivante le *Mercure de France* consacre à son tour un compte-rendu à l'ouvrage de Sherlock, il donne un résumé assez précis du débat italien. Cela montre bien comment certains ouvrages n'ont pas à attendre d'être traduits en français pour entrer dans le champ du débat littéraire, grâce notamment à leur écho dans les périodiques de leur pays de publication :

L'ouvrage de M. de Sherlock a excité les plus grands mouvements en Italie : on l'a critiqué avec fureur ; on l'a loué avec enthousiasme. L'abbé Scarpelli termine ainsi un sonnet qu'il lui a adressé : « Horace et Boileau, réjouis de tes discours, ont tourné vers nous leurs regards et se sont écriés : O Italie ! voilà ton Longin ! » D'autres littérateurs l'ont traité non seulement comme un homme de mauvais goût, mais comme un méchant homme ; ils l'ont traité comme un étranger ennemi qui serait allé attaquer Rome dans Rome même. Son ouvrage a eu en Italie un succès complet<sup>28</sup>.

<sup>24</sup> *Esprit des journaux*, août 1779 : 372.

<sup>25</sup> Il n'est pas sûr du tout qu'ils aient lu directement l'ouvrage, mais plus vraisemblable, d'après leurs expressions, uniquement la recension italienne.

<sup>26</sup> *Esprit des journaux*, août 1779 : 372.

<sup>27</sup> Talassi, 1778.

<sup>28</sup> *Mercure de France*, février 1780 : 117-118.

Dominique Garat<sup>29</sup>, auteur de la recension, qu'il signe, se plaçait, dès l'introduction au-dessus de la mêlée, affichant un internationalisme de bon aloi :

Une étude comparée des écrivains dont s'honorent les nations qui ont une littérature est sans doute ce qu'il y a de plus propre à féconder et à multiplier les talents ; les jugements que ces nations éclairées portent sur les productions des écrivains étrangers, sont aussi, peut-être, ce qu'il y a de plus propre à agrandir et à perfectionner le goût ; à l'éloigner également et de cette timidité qui n'ose accorder ses suffrages qu'à ce qu'on a coutume d'admirer, et de cet orgueil, qui donne pour unique règle du beau les principes étroits qu'on s'est faits d'après les seules beautés que l'on possède<sup>30</sup>.

La position est ici encore partiellement biaisée, par le rôle de modèle attribué à la littérature française :

Ce doit donc être une nouveauté bien intéressante et bien flatteuse pour notre nation, qu'un ouvrage écrit par un Anglais en italien et en Italie, pour exhorter les jeunes poètes de Rome, de Naples, et de Florence, à ne chercher les modèles du beau, parmi les modernes, que dans la littérature française<sup>31</sup>.

Les spécificités du contexte esthétique français apparaissent quand l'auteur en vient à évoquer la position de Sherlock face à Shakespeare, qu'il met sur le même pied que les auteurs français du XVIIe siècle:

Le croira-t-on ? M. de Sherlock, qui, dans tout son ouvrage, n'a proposé pour modèles que les poètes du goût le plus pur et le plus parfait, qui ne parle pas des Anglais sans enthousiasme et qui regarde Boileau comme le guide le plus sûr pour les jeunes poètes, M. de Sherlock termine son ouvrage par un morceau sur Shakespeare où il place ce poète au-dessus des plus beaux génies anciens et modernes. Jusqu'à présent on eût pris M. de Sherlock à ses opinions, et à son style pour un Italien; à peine est-il question de Shakespeare, qu'on ne peut s'empêcher de lui dire: *Ah ! M. de Sherlock, vous êtes anglais !*<sup>32</sup>

Le point de vue international, dégagé des préjugés, ne s'applique ici plus à l'auteur irlandais. La question shakespearienne est encore trop débattue dans le champ français, un an seulement après la mort de Voltaire, pour recevoir un traitement dépassionné. On constate bien que l'acceptation de Shakespeare comme modèle n'est pas faite, et que le « pluriel du beau », pour reprendre l'expression de Marc-Matthieu Munch<sup>33</sup> n'est pas encore de circonstance. Le *Consiglio* et la polémique italienne apparaissent comme des révélateurs du système littéraire français, comme ils l'avaient été dans leur pays d'origine. On peut ajouter, pour confirmer qu'il ne s'agit pas d'un point de vue purement individuel le témoignage quasi contemporain de Jean-Benjamin de Laborde:

Comme le premier de tous les principes est la justice, je conviendrai avec vous, Madame, que, malgré la différence de mes opinions avec celles de M.

<sup>29</sup> Dominique Joseph Garat (1749-1833) fut rédacteur pour la partie littéraire du *Mercure de France* de 1777 à 1789. Membre de la Loge des Neuf Sœurs, regroupant artistes et intellectuels, il joua ensuite un rôle politique sous la Révolution.

<sup>30</sup> *Mercure de France*, février 1780 : 99.

<sup>31</sup> *Mercure de France*, février 1780: 99-100.

<sup>32</sup> *Mercure de France*, février 1780: 117.

<sup>33</sup> Münch, 1991.



Sherlock, je lui trouve infiniment d'esprit, & que je crois impossible d'écrire mieux que lui dans une langue qui n'est pas la sienne. Il a des vues qui lui appartiennent, & des rapprochements heureux & singuliers; mais il est trop Anglais pour moi<sup>34</sup>.

Le fait que la polémique se soit clairement internationalisée est démontré par la publication, en français, d'un ouvrage intitulé *Observations sur les poètes italiens, par M. Bassi, ou réponse aux remarques sur les mêmes poètes du voyageur anglais M. Sherlock. 1780* ([Londres] Paris, Veuve Duchesne et Esprit). Cet ouvrage, publié par un Italien établi à Paris comme maître de langues<sup>35</sup>, bénéficia une large réception française : *L'Année littéraire*, le *Journal de littérature*, le *Journal des savants*, le *Mercure de France*, le *Journal des Sciences et des Beaux-arts* en donnèrent chacun un compte-rendu en 1780<sup>36</sup>. Il y a là un sujet en soi, qu'il n'est pas question de traiter ici. On se bornera à signaler que ce livre et l'écho qu'il a eu signent le déplacement du centre de gravité du débat vers la capitale française. Il faut ajouter qu'à cette date, Sherlock est devenu un auteur français, puisqu'il a publié les deux volumes des *Lettres d'un voyageur anglais*, où il réitère, chemin faisant, bien des idées exprimées dans le *Consiglio*.

Dans un contexte qui n'est plus du tout celui de l'Italie, et qui oppose deux livres en français, les opinions des journalistes divergent, et les raisons de l'avis porté sur Sherlock varient beaucoup. Le *Journal de Littérature* est choqué que Shakespeare soit mis au-dessus de Corneille (p. 246) et prend la défense de la littérature italienne. Il félicite Bassi de ne pas déployer un «enthousiasme déplacé» (p. 253) et considère qu'il écrit mieux le français que Sherlock.

*L'Année littéraire*, renvoie dos-à-dos les deux protagonistes: «Voilà deux champions bien résolus, mais j'ai peur que le combat ne se termine comme celui des rats et des grenouilles» (p. 220). Avec une certaine suffisance, le journaliste fait des objections aux deux auteurs, puis en appelle à la paix des lettres. Après avoir évoqué par prétériorité les «apostrophes un peu vives» de M. Bassi sans ses *Observations*, il insiste non, sans éloquence, sur la nécessité d'adopter une perspective supranationale:

Les gens de lettres ne devraient être d'aucun pays: la Grèce, l'Italien ancienne et moderne, la France et l'Angleterre, tous les hommes de génie de ces différentes nations ne composent qu'une même république. Il faut avoir le courage d'admirer partout ce qui est beau, sans partialité, sans exclusion [...]. Convenons que chaque nation a un goût de terroir, qui lui est propre, et qui ne doit pas servir de règle aux autres nations [...] et qu'il n'y a de vraiment beau et de vraiment bon que ce qui est goûté universellement<sup>37</sup>.

## 5. CONCLUSION

Le *Consiglio ad un giovane poeta* de Martin Sherlock n'est sans doute pas une œuvre critique majeure, mais au-delà des limites de sa réflexion, elle a joué un rôle certain dans le débat littéraire de son temps, et cela non seulement en Italie. C'est grâce aux périodiques

<sup>34</sup> Laborde, 1783: 254, 256.

<sup>35</sup> Nous ne disposons que de très peu de renseignements sur le personnage. C'est une des recensions, celle du *Journal des savants*, qui indique qu'il avait ouvert un cours de langue italienne et anglaise... (novembre 1780: 766).

<sup>36</sup> Alexandre Cioranescu avait attiré l'attention sur ce livre et sa réception, concernant le traitement de l'Arioste (Cioranescu, 1939: 150-151).

<sup>37</sup> *Année littéraire*, février 1780: 236-237.

romains et florentins qu'elle a acquis un statut qu'on a pu comparer, malgré certaines différences, à la fameuse *Lettere semiseria* de Giovanni Berchet<sup>38</sup>, quelques décennies plus tard. Elle met au centre du débat la question du rapport de la littérature italienne aux modèles étrangers, et cristallise un état de l'opinion littéraire à un moment donné.

Mais ce qui la rend d'autant plus intéressante, c'est que, grâce aux contacts entre les périodiques français et italiens, elle se voit diffusée en France et placée dans une autre perspective. Elle devient ainsi objet de débats avant même d'être traduite ; elle sert alors de révélateur des rapports des Français aux autres littératures nationales, en un temps où les voix des nations se font de plus en plus entendre. Le déplacement du débat italien en inaugure donc une seconde phase, non moins intéressante, liée à la fois à la publication en français des lettres de voyage de Sherlock et aux *Observations* de Antonio Benedetto Bassi.

La circulation du *Consiglio* ne s'arrêta cependant pas là : elle se prolongea vers la Grande-Bretagne. Et l'édition anglaise des *Lettres d'un voyageur anglais* comporte une série de sept extraits d'articles de périodiques antérieurs, qui recommandent l'ouvrage. Parmi eux on trouve un extrait, en italien, des *Efemeridi letterarie di Roma*...

## 6. APPENDICE: TABLEAU CHRONOLOGIQUE

1779	<i>Consiglio ad un giovane poeta</i>	Polémique
Février-Mars	<i>Efemeridi letterarie di Roma</i> Numéro VIII (20 Febbraio) p. 57-61 Numéro IX (27 Febbraio), p. 66-69 Numéro X (6 Marzo), p. 74-77	
Avril	<i>Novelle letterarie di Firenze</i> Numero 14 (2 Aprile 1779), col 214-218	Alessandro Zorzi, <i>Tre Lettere</i> <i>Novelle letterarie di Firenze</i> Numéro 18 (30 Aprile 1779), col. 284-287
Juillet	<i>Esprit des journaux</i> , Juillet 1779, p. 219-229 [d'après les <i>Efemeridi di Roma</i> du printemps]	
Août	<i>Journal Encyclopédique</i> Août 1779, p. 90-97 [reprend en partie les <i>Efemeridi di Roma</i> du printemps]	[Vincenzo Monti] « <i>Lettera di un Ferrarese</i> » <i>Efemeridi letterarie di Roma</i> Numero XXXIII (14 Agosto 1779), p. 258-259  A. Zorzi, <i>Tre Lettere</i> , <i>Esprit des journaux</i> , Août 1779, p. 371-375 [d'après les <i>Novelle Letterarie</i> ]

<sup>38</sup> Dionisotti, 1998: 69.

Septembre- Octobre	<i>Journal de Littérature</i> Tome V, Lettre XIX, p. 393-405.	D. Marciano di Leo, <i>Consiglio di un giovane poeta al sig. Sherlock, 1779</i> <i>Efemeridi letterarie di Roma</i> Numéro XXXIX (25 Settembre 1779) p. 306-308 Numéro XL, (2 Ottobre 1779) p. 317-319
1780	<i>Consiglio</i>	<i>Polémique</i>
Février	<i>Mercure de France</i> 19 Février 1780, p. 99-118	
Juillet/Août		Antonio Benedetto Bassi, <i>Observations sur les poètes italiens</i> <i>Année Littéraire</i> , T. 7, L. X, p. 217-237 <i>Journal de Littérature</i> Vol. IV, Lettre XIV, p. 246-256 <i>Journal des sciences et des beaux-arts</i> vol IV, p. 246-256 <i>Mercure de France</i> , 12 Août 1780 p. 86-91
Novembre		<i>Journal des savants</i> , Novembre 1780, p. 766-767

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Anonyme (1779), *La Sherlock-Scarpelleide o sia Prodromo al Parnasso italiano, accuso e difeso*, s.l., s.n.
- Bassi A. B. (1780), *Observations sur les poètes italiens, par M. Bassi, ou réponse aux remarques sur les mêmes poètes du voyageur anglais M. Sherlock*, Veuve Duchesne et Esprit, [Londres] Paris.
- Gioranescu A. (1939), *L'Arioste en France*, Les Editions des presses modernes, Paris.
- Croce B. (1928), "Un viaggiatore in Italia nel Settecento apostolo dello Shakespeare", in *La Critica. Rivista di Letteratura, Storia e Filosofia*, XXVI, pp. 461-467.
- de Santis V. (2015), "Napoli nelle *Lettres d'un voyageur anglois* (1779) di Martin Sherlock e nell'editoria di viaggio in Francia nel secondo Settecento", in Cioffi R. et al. (éd.), *La Campania e il Grand Tour: immagini, luoghi e racconti di viaggio tra Settecento e Ottocento*, L'Erma di Bretschneider, Roma, pp. 75-92.
- di Leo M. (1779), *Consiglio di un giovane poeta al Sig. Sherlock*, s.n., Naples.
- Dionisotti C. (1998), *Ricordi della Scuola italiana*, Edizioni di Storia e Letteratura, Roma.
- Frugoni C. I. (1779), *Canzoni e poesie diverse*, Michelangelo Barbiellini, Rome.
- Laborde J.-B. de (1783), *Lettres sur la Suisse*, Jombert, Paris, 1783.
- Michaud J. (1845), *Biographie universelle* (2<sup>e</sup> édition), Desplaces, Paris.

- Münch M.-M. (1991), *Le Pluriel du beau. Genèse du relativisme esthétique en littérature. Du singulier au pluriel*, Centre de recherche littérature et spiritualité, Metz.
- Nacinovich A. (2003), «*Il sogno incantatore della filosofia*» *L'Arcadia di Gioacchino Pizzini (1772-1790)*, Leo Olschki, Firenze.
- Nichols J. (1812-1815), *Literary anecdotes of the eighteenth century*, Nichols, Son et Bentley, Londres.
- Peiffer J., Bret P. (2014), “Forme de circulations savantes dans une Europe multilingue”, in Beaurepaire P.-Y. (dir.), *La communication en Europe de l'âge classique au siècle des Lumières*, Belin, Paris, pp. 99-158.
- Sherlock M. (1779), *Consiglio a un giovane poeta*, s.n., Naples.
- Talassi A. (1778) *La Piuma recisa*, Gaspare Storti, Venise.
- Zorzi A. (1779), *Lettere tre a cio che ha scritto Mart. Serlock : prima dello stato della poesia italiana ; seconda dell'Ariosto; terza del Sakespeare*, Giuseppe Rinaldi, Ferrare.